

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 15

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



QUAND FAUT DERE TOT PARAI OQUIE !

S’ETANT quasu eimpougné pè lo Consel communat de Fèdzol-lè-Dzenelhie rappoo à corbeillâ. Lâi avâi zu clliâo que l’êtant d’accoo et pu lè z’attro. Stausse de-sant que clli corbeillâ l’êtaï onna vergogne, que seimblâve adi qu’on robâve lè moo et que n’êtaï pas dâi manâre de lè fêre corre dinse po lo der-râi coup. Et pu oncora qu’on desâi que la fenna à Cheintmau, de pè lo velâdzo dè coûte Fèdzol-lè-Dzenelhie, l’âvai ètâ tant senaillâ su clli corbeillâ que s’êtaï bo et bin reveillâ et que cllia vilhie serpe n’âvai pas voliu sè laissi einterrâ — que cein l’è bin vergognâo, po cein que quand on è moo on è moo et pu l’è bon.

Lè z’attro, na pas, preteindant qu’on ûre bin mî dein na vaitere que d’être cabioulâ pè quattro porteu que dèvessant s’arretâ tote lè me-nute po socliâ. Et pu cosse et pu cein. Pu pas tot vo dere. Po fini l’ant decidâ lo corbeillâ, mâ sè sant bin disputâ.

Davî dâo Perrâ ein avâi ètâ einradzî câ l’âvai vota contro. L’âvai prâo teimpétâ mâ clli teimpétâdzo n’âvai rein fé. Davî dâo Perrâ l’âvai bournâ sa colère. ein catson, et ma fâi, vo sâde, cein l’âvai fé veni tot flliâppi, tot moindro. Lâa du bo et bin sè bétâ ào l’hi, prâo su à la tota du quo le menistre l’è vegniâ lo vêre et que l’âa de pè lo velâdzo que l’êtaï fortu.

Adan, lè vilhio de son âdzo sant vegniâ lâi fêre vesita et Melpequiet lâi è zu assebin.

Ma fâi Melpequiet l’âa trovâ que Davî dâo Perrâ ètai bin bas. Pouâve quasu pe rein mè dèvesâ. Melpequiet, li, n’êtaï pas fé po d’dere tant de clliâo z’affére à ’n’on malâdo. Peinsâve prâo en dedein, mâ po la leinga n’êtaï pas son metî.

Et vaitcè tot cein que l’âa de :

— Mon poûro Davî, t’î bin mau.

Davî l’âf onna mouettâie que cein voliâve à dere : « Oï ! »

Melpequiet l’âa zu lo fi copâ. Restâve quie su ’na chôla vè lo malâdo et ruminâve cein que pouâve bin lâi racontâ.

On quart d’âhôra aprâ, lâi è venu onn’idée et l’âf dinse à Davî :

— Fâ rido pout temps !

Davî l’âf refé onna mouettâie et Melpequiet s’è revu clliâo po onn’au tro quart d’âhôra.

Pouâve tot parâi pas restâ tota la matenâ vè clli l’hi. Faillai s’ein allâ, mâ po parti l’è la cotouma de dere oquie ào malâdo po l’encoradzî. Melpequiet s’è remet à ruminâ, à ruminâ sein rein dere. Lâa fini pè trovâ. Adan sè lâive, preind la man à Davî et lâi fâ po lâi baillâ dâi fooce :

— Dinse, mon poûro Davî, l’è tè que te vâo-trenâ lo corbeillâ !

Marc à Louis.

LA REVANCHE.

UNE pimbèche d’importance, qui avait un procès, était venue solliciter en sa fau-veur le premier président de Harlay. Comme ce magistrat ne lui avait pas fait l’ac-cueil qu’elle croyait lui être dû, elle dit douce-ment, en sortant, mais assez haut pour être en-tendue du président :

— Peste, soit du vieux singe !

Le lendemain, néanmoins, l’affaire fut appelée et cette dame gagna son procès. Elle courut au-sitôt remercier le président qui, pour toute ven-geance, lui dit :

— Sachez, madame, une autre fois, qu’un vieux singe est toujours disposé à faire plaisir aux guenons !

Xem.

Manières. — Le docteur Zède est un chirurgien de talent, mais très rude et très brutal.

Dernièrement, il faisait à un de ses clients une opération longue et douloureuse.

— Vous devezez, dit-il, en essayant ses instruments, me prendre pour un boucher ?

— Oh !... non pas ! gémit le patient, les bouchers tuent avant d’écrocher.

FANTAISIE SUR LE QUATORZE AVRIL.

GN a, comme ça, de ces fêtes à toutes les saisons de l’année.

Il y a d’abord le 24 janvier. Ce jour-là, on arbore une cocarde verte à sa boutonnière pour montrer qu’on est bon Vaudois et que, si c’était à refaire, on congédierait les baillis, tout comme au temps des patriotes. Seulement, à cette saison, il pleut, il gèle, il neige ; il y a du brouillard dans la vallée de la Broye et sur les plumes de l’Orbe ; les routes sont impraticables et l’ori n’a pas envie de sortir. Pas moyen d’organiser la plus petite abbaye.

Oh ! c’est entendu, on est là. Durant la jour-née, on « foutimasse » autour de sa maison, on coupe du bois, on prépare « les léchées » et on gouverne le bétail. Le soir on s’en va à la pinte et l’on boit un verre de vin bouché pour bien montrer que le 24 janvier n’est pas un jour comme un autre. Quelques-uns, parmi les jeunes, organisent une soirée choucroute que l’on baptise pompeusement du nom de banquet patriotique, en souvenir, sans doute, des fameux banquets de Rolle et des Jordils. C’est une coutume qui a ses avantages puisqu’elle permet à chaque convive de céder à l’innocent péché de la gourmandise, au restaurateur de toucher son bénéfice et aux orateurs, toujours nombreux, de prononcer des discours. Ces derniers surtout s’en donnent à cœur-joie. Ils saisissent l’occasion pour célébrer à la fois le major Davel, Juste Olivier et tant d’autres bons Vaudois qui nous ont devancé dans la carrière. Et puis, quand le dernier ora-teur inscrit a fait sa production, quand le der-nier ban a été battu, quand la dernière bouteille de Désaley a été vidée, on voit les convives se grouper par affinité, par sympathie et filer à l’anglaise pour une destination inconnue. Ceux qui sont en puissance d’épouse et qui ont, de ce fait, des charges de famille, rentrent à la maison autour de minuit. Les autres, ma foi, les autres, bien malin qui pourrait dire où ils vont...

Parmi nos nombreuses fêtes, il y a aussi le Premier Août. Pour préparer cette journée, des gens sérieux se mettent à la tâche, plusieurs semaines à l’avance. Ils prennent soin de nous rappeler, par la voie des journaux, que de nombreuses œuvres de bienfaisance sollicitent notre atten-tion. Il y a l’œuvre de la Pouponnière et celle des vieillards malades. Il y a l’association des jeunes filles utiles et celle, non moins nombreuse, des apprentis sans emploi. Et d’autres, d’autres encore avec des noms en latin, en grec ou en allemand. Vous apprenez, par la lecture des quo-tidiens, que nous avons, durant la journée du Premier Août, mille occasions de nous montrer bons patriotes. Et, joignant le geste à la parole, les gens sérieux, dont je vous parle, mobilisent en un clin d’œil une nuée de gracieuses fillettes auxquelles on remet une petite corbeille remplie de menus objets inutiles. Et ces gracieuses fillettes déambulent dans nos rues, vont et viennent sur les places publiques, pénètrent dans les appartenements, s’introduisent dans les bureaux, dans les magasins et jusque dans les bâtiments d’école. Elles arrêtent les passants et, avec le plus gracieux sourire, leur accrochent, à la boutonnière, une médaille de bronze, une petite fleur, un paillon de soie, voire même un poupon rose en celluloïd. Dans la crainte d’être taxé de mauvais patriote, le passant s’arrête et met la main à son portemonnaie, tandis qu’on lui couvre la poitrine de décosrations à rendre jaloux un général de l’ancien régime.

Quand la nuit tombe, les cloches sonnent, les feux s’allument et, dans les stations de montagne, des étrangers, réunis dans le hall de l’hôtel, écoutent poliment un monsieur qui donne une conférence sur les origines de la Confédération suisse.

Et il y a encore le Quatorze Avril.

Ce jour-là, il ne se passe rien. Pourquoi ? Nul ne saurait le dire. On entend bien, au petit jour, le canon tonner sur la place du château. On se dit : « Tiens, c’est fête aujourd’hui ! » Mais on

ne sait pas toujours de quoi il s’agit. Après tout s’est l’affaire des professeurs de savoir toutes ces choses. Pendant qu’on taille la vigne ou qu’on bêche le jardin, ils ont tout le temps de boulever-ser les bibliothèques et de fouiller les archi-ve. Ce qu’on sait de sûr, c’est qu’il y a un Con-seil d’Etat élu au suffrage universel et que depuis longtemps les baillis bernois ont repassé la Sarine pour ne plus revenir.

D’autres craintes nous accablent en cette saison où les abricotiers fleurissent, où les cerisiers sont en boutons et où la vigne lance ses premiers jets. On lève les yeux pour inspecter le ciel et l’on se demande si la gelée printanière ne va pas anéantir la plus belle récolte de l’année.

Oh ! on est là, c’est entendu ! Cependant, s’il ne nous vient pas à l’idée d’arborer la cocarde verte et blanche, comme cela se doit, on n’en est pas moins de tout bons Vaudois qui partiraient au feu, dès le premier appel, plutôt que de per-dre leur beau canton. Mais, aucun danger à la frontière ; en cette saison, la menace est ailleurs. Durant toute la journée, on laboure son champ, on sème son avoine et, le soir, on se couche en disant : « Pourvu que la bise ne relève pas le nez ! »

Oui, vraiment, la fête du Quatorze Avril est la fête vaudoise par excellence. Elle est la fête vaudoise justement parce qu’elle n’est pas organi-sée. Si nous étions un peuple sérieux, un peuple « gründlich », nous aurions depuis longtemps songé à tout cela. Nous aurions nommé un comité avec président d’honneur, membres adjoints et sous-archivistes. Ce comité aurait lui-même tenu de nombreuses séances au cours desquelles il aurait désigné des commissions et des sous-commissions. Après de longs mois d’étude, nous aurions ouï un rapport circonstancié dont nos quotidiens auraient publié de copieux extraits. Ensuite, on se serait mis à la tâche et l’on aurait trouvé moyen d’organiser, dans tout le canton, une grande abbaye à laquelle tous les bons citoyens auraient été conviés. Pour inau-gurer la fête, pendant une heure, au moins, les canons tonneraient sans relâche, histoire de ré-chauffer l’atmosphère et d’empêcher ainsi les ra-vage du gel. Puis, dans tous les chefs-lieux de nos districts, un cortège déambulerait dans les rues, un cortège ayant en tête un peloton de gendarmes, suivi du préfet revêtu de son écharpe verte et blanche. Derrière lui, viendraient les autorités locales et régionales en redingote et haut de forme, les enfants des écoles et enfin le nombreux peuple des contribuables. Et le soir, près du pont de danse, une cantine réunirait, au-tour d’un banquet, les participants à la fête. Nul doute que la « chaleur communicative des ban-quets » jointe aux coups de canon tirés le matin ne produise dans l’atmosphère des effets bienfai-sants et que les abricotiers en fleurs et la vigne en bourgeons ne résistent victorieusement à la gelée d’avril.

On est là, c’est entendu, mais on attend que quelqu’un de haut placé prenne l’affaire en main. Quelle belle fête ce serait ; cent fois plus belle, je vous le dis, que tous les carnavaux du monde.

Jean des Sapins.

On ne prend jamais trop de précautions. — Ma-dame. — Brigitte, vous ne prétendez pas avoir lavé ces fenêtres ?

Brigitte. — Certain que si, madame, je les ai bien lavées en dedans, de manière à ce que madame puisse voir dans la rue ; mais c’est, pardî ! bien avec intention que je les ai laissées sales en dehors, pour que les gens d’en face ne puissent pas voir dans la mai-sone.

DESTRUCTION DES HANNETONS.

A propos du 14 avril.



UN des premiers arrêtés pris par le Pe-tit-Conseil, après le 14 avril 1803, vi-sait des mesures de protection pour l’agri-culture, en confirmation d’ailleurs de l’arrêté du 19 août 1802, conforme à l’ancien édit du 9 mars 1771.

Si l’on a souvent besoin d’un plus petit que soi, il arrive plus fréquemment encore peut-être d’en être incommodé. Il y a une parole qui dit : Ne faites pas d’une puce un éléphant. Sans doute, et